QUARANTE ET UNIEME ANNÉE

REVUE DE BRETAGNE

DE

VENDÉE & D'ANJOU

PUBLIÉE PAR LA

Société des Bibliophiles Bretons

DÉPARTEMENT DES CÔTES-DU-NORD ARCHIVES

TOME XVIII

1re Livraison. — Juillet 1897

PARIS ET NANTES

1897

-- S'adresser pour la rédaction de la REVUE à M. OLIVIER DE GOURCUFF. Délégué du Bureau des Bibliophiles Bretons, 5, rue Gounod, à Paris,

— Communications relatives à la SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS : s'adresser à M. R. BLANCHARD, Secrétaire de la Société, 1, rue Royale, à Nantes.

CHANSONS POPULAIRES

DE HAUTE-BRETAGNE

(Suite[1])

XII

TROISIÈME GROUPE DE CHANSONS QUINTINAISES

Nous donnons à ces chansons la qualification de *quintinaises*, quoique plusieurs d'entre elles se chantent ailleurs qu'à Quintin. Mais les versions publiées ci-dessous nous viennent de ce pays[2], elles fournisseut des variantes intéressantes, comme on pourra s'en convaincre pour quelques-unes d'entre elles imprimées dans d'autres recueils : variantes qui donnent souvent lieu, à de curieux rapprochements. Toutes raisons pour faire connaître au lecteur les versions quintinaises de ces chansons

11. — *La Fille du geôlier.*

1.

Dans la prison de Nantes,
Il y a un prisonnier *(bis)*
Personn' ne va le voir
Que la fill' du geôlier

Gué farila dondaine
Gué farila dondé !

[1] Nous reprenons, pour l'achever cette fois sans désemparer, le petit recueil de *Chansons populaires de la Haute-Bretagne*, que nous avions commencé de publier dans cette Revue, il y a deux ans. A. DE LA B.

[2] Comme les dix premières chansons quintinaises de notre recueil, elles nous ont été fournies par Mme de Farcy de Malnoë, à qui nous en témoignons notre gratitude.

2.

Personn' ne va le voir
Que la fill' du geôlier. *(bis)*
Elle lui porte à boire,
A boire et à manger ;

Gué falira etc.

3.

Et des chemises blanches,
Tant qu'il en veut changer.

4.

Un jour ell' vient lui dire :
— « C'est demain q'vous mourrez, »

5.

— « Puisque demain je meurs,
Délïez-moi les pieds. »

6.

Le garçon était leste,
Dans la mer a sauté.

7.

Quand il fut sur la rive,
Il se mit à chanter :

8.

— « Ah ! bénies soient les filles,
Surtout cell'du geôlier.

9.

« Si jamais j'deviens riche,
Oui, je l'épouserai !

10.

« J'lui f'rai porter des robes
Et des colliers dorés. »

Quoique nous ayons coupé en deux lignes, suivant la disposition habituelle, la partie du texte ajoutée successivement dans chaque couplet, il est bien clair que ces deux lignes ne constituent en-

semble qu'un seul vers de douze syllabes ; et si l'on suivait les prescriptions de la métrique, ces vers se devraient écrire ainsi :

Dans la prison de Nantes, — il y a un prisonnier
Personn' ne va le voir — que la fill' du geôlier.

Et partout de même :

Le garçon était leste, — dans la mer a sauté....
J' lui f'rai porter des robes — et des colliers dorés.
Etc.

Ce qui marque nettement qu'il n'y a qu'un vers, c'est que, quand on coupe le texte en deux lignes, nulle part on ne trouve de rime à la fin de la première ligne, mais partout il y en a, à la fin de la seconde. Toujours, la même il est vrai, — une rime en *é* ou un son analogue. Cette monotonie ou plutôt *monorimie* n'est pas pour nous étonner : elle était habituelle à la vieille poésie française ; les trouvères des XIe, XIIe, XIIIe siècles, dans les *chansons de geste*, font souvent des laisses ou couplets de 40 et 50 vers, parfois de 100 à 200 sur la même rime.

Il y a dans cette chanson un tableau tout fait : la jeune fille, gagnée par la pitié détachant les fers du prisonnier ; celui-ci, avec un long regard de reconnaissance et d'amour vers sa libératrice, se lançant de l'une des tours du Bouffai dans la Loire. Le poète populaire a dessiné en vrai artiste cette jolie scène.

12. — *La Jeune fille tombée dans la fontaine*

Mêmes observations sur la métrique de cette chanson que sur celle de la précédente. Aussi, après avoir écrit le premier couplet en suivant la mélodie, j'imprimerai le reste, conformément à la métrique, sous forme de vers alexandrins.

1.

Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison, *(bis)*
On m'envoyait à l'herbe[1],
J'allais cueillir du jonc,

[1] *Variante :* « Aux landes ».

Au chant de l'alouette
La rose et le thym,
La violette blanche,
Le romarin[1].

2.

L'on m'envoyait à l'herbe, — j'allais cueillir du jonc, (*bis*)
La fontaine était basse, — je suis tombée au fond,
Au chant de l'alouette, etc.

3.

Par le grand chemin passent — trois chevaliers barons[2],

4.

Ils m'ont demandé : « Belle, — pêchez-vous du poisson ? »

5.

— « Comment en pêcherais-je ? — je suis coulée à fond. »

6.

— « Que donn'rez-vous, la belle ? — nous vous retirerons. »

7.

— « Tirez toujours, dit-elle ; — après ça nous verrons. »

8.

Quand elle fut retirée, — s'en fut à la maison,

9.

Se mit à sa fenêtre, — leur dit une chanson.

10.

— « Ce n'est pas ça, la belle, — que nous vous demandons ;

11.

« C'est votre cœur en gage, — savoir si nous l'aurons. »

12.

— « Mon petit cœur, dit-elle, — n'est point pour des poltrons ;

[1] *Var.* « Le jonc marin. »
[2] *Var.* « Trois cavaliers gascons ». — « Trois cavaliers bretons. »

13.

— « Est pour les gens de guerre, — qu'ont d' la barbe au menton,

14.

« Le fusil sur l'épaule, — l'épée au ceinturon. »

Comme la précédente, cette chanson on le voit est monorime ; seulement la rime en *on* a remplacé celle en *é*.

13. — *Mère et fille.*

1.

Trois garçons de mon village
Sont venus me demander *(bis)* ;
Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés.

Ah ! revenez, revenez, revenez !
Ma mère a dit que vous m'aurez.

2.

Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés *(bis)* ;
Moi, qu'étais encor jeunette,
Je me suis mise à pleurer,

Ah ! revenez, etc,

3.

— « Qu'avez-vous, petite sotte,
Qu'avez-vous à tant pleurer ? »

4.

« Ce sont mes amants, ma mère,
Que vous avez renvoyés. »

5.

— « Taisez-vous, petite sotte,
Allez donc les rappeler. »

6.

J'ai monté sur une roche,
Je me suis mise à crier :

Ah ! revenez, revenez, revenez !
Ma mère a dit que vous m'aurez.

7.

Le plus jeun', le plus honnête,
Est revenu le premier.

8.

Il a embrassé ma mère
Et moi par dessus l'marché.

Ici il faut bien admettre deux vers pour chaque couplet, car chacun de ces vers a sept syllabes, et le prétendu vers de quatorze pieds est un monstre sorti de l'imagination malade des poètes *décadents*. Mais le premier de ces deux vers est blanc, le second seul est rimé, et toute la pièce, ici encore, est sur la même rime, la rime en *é*.

Encore une jolie esquisse, cette chanson, d'un dessin pittoresque, lestement enlevé. On voit d'ici la fillette grimpée sur sa roche, hélant à toute voix ses galants.

14. — *L'Amant volage et repentant*

La première partie de cette pièce ressemble beaucoup à la *Chanson du Saule* de Châteaubriant ; la seconde partie est toute différente ; il y a peut-être bien ici deux chansons soudées ensemble.

1.

Quintin, petite ville[1], allons gai !
Quintin, petite ville[2],
Jamais ne l'oublierai, ma luron lurette,
Jamais ne l'oublierai,
Ma luron luré.

[1] *Variante.* Adieu, la vill' de Rennes.
[2] *Variante.* Adieu, là vill' de Rennes.

Il semble qu'il y a ici quatre ou cinq vers, en réalité il n'y en a qu'un. Supprimez les répétitions, les mots de refrain qui ne sont là que pour le son, non pour le sens, et il ne restera plus que cet alexandrin :

Quintin, petite ville, — jamais ne l'oublierai,

A lui seul il forme tout le couplet, et il en est de même des autres dont voici le texte :

2.

Il y a trois jolies filles — tout' parfait' en beauté.

3.

Y en a un' sur les autres, — à qui mon cœur donnai.

4.

J'allai la voir dimanche, — p'tit tard après soupé.

5.

Je la trouvai seulette — sur son lit à pleurer.

6.

— « Ah ! qu'avez-vous, la belle, — qu'avez-vous à pleurer ? »

7.

— « Le bruit court par la ville — que demain vous partez. »

8.

— « Ceux qu'ont dit ça, la belle, — ont dit la vérité ;

9.

« Mon ch'val à l'écurie — est tout sellé, bridé,

10.

« Ne faut plus q'la houssine — pour le faire marcher. »

Ici il semble y avoir une lacune. Jusque là l'amant, volage parlait en son nom et à la première personne ; dans les couplets qui suivent on parle de lui à la troisième. Il devait y avoir une transi-

tion, qui manque aujourd'hui, où on le voyait apparemment courir les aventures, puis revenir repentant vers Quintin — et ensuite cela continue ainsi :

11.

Quand il fut sur les landes — entend des glas sonner,

12.

Il demande à son père — qui l'on va enterrer,

13.

— « Mon fils, c'est ta maîtresse — qui vient de trépasser. »

14.

Il a pris son épée, — sur la point' s'est jeté.

Plusieurs versions s'arrêtent là, par égard pour le beau sexe. D'autres ajoutent sur ce dénouement tragique un couplet de regret, qui donne, à vrai dire, le mot de la fin, la note narquoise, fréquente dans la poésie galaise :

Faut-il que, pour un' fille — un garçon s'est tué !

Il y a même d'autres versions où le garçon ne se tue pas du tout et se borne à en montrer la velléité[1].

15. — *La Chambrière malade.*

1.

C'est notre chamberière
Qui est malade au let *(bis)*,
Et notre valet Pierre
Qui la reconsolait,

Joue de ton tambourin, Pierre,
Joue de ton tambourinet.

Abstraction faite des deux derniers vers qui font le refrain, il n'y a ici que deux alexandrins :

[1] Voir ci-dessus p. 16.

C'est notre chamberière — qui est malade au let,
Et notre valet Pierre — qui la reconsolait.

Et aux autres couplets tout de même :

2.

Et lui disait : « Ma Jeanne, — Jeanne, veux-tu du lait ? »

3.

La Jeanne a répondu — oui bien, qu'elle en voulait.

4.

Pierre a pris une jatte, — sous la vache il s'en vait.

5.

La vache était fringante, — a joué du jarret.

6.

Elle a cassé le pot, — elle a gâté le lait.

7.

Elle a jeté le gars — par dessus l'tabouret,

8.

Il a juré saint Yaume — (c'est le nom qu'il portait),

9.

Que jamais dessous vache — il ne s'accropirait,

10.

Qu'il n'eût une coiffe — ou ben un collet !

Le dernier vers a dix pieds, les autres douze ; mais les rapsodes populaires s'inquiètent assez peu de ces petites irrégularités, quoi qu'ils en usent moins qu'on ne le croit généralement.

Yaume, c'est Guillaume; il faut, d'après le 8e couplet, que le valet se soit appelé Pierre-Guillaume ou Guillaume-Pierre.

Ceci est une vraie toile hollandaise à la manière de Teniers : le bon gars Pierrot ou Yaume (comme vous voudrez) assis sur *son* tabouret, tirant maladroitement le pis de la vache, noble bête

agacée, indignée, qui lui lance en pleine poitrine un solide coup d'ergot et le jette les quatre fers en l'air sur la paille de l'étable. Las ! pauvre Yaume, il n'aura même pas la consolation de faire boire du lait à la Jeanne.

16. — *Rosier de mai.*

1.

L'aut' jour, me promenant *(bis)*
Le long d'un bois charmant,
Digue don ma
La dondaine,
Tour ma lura
La dondé.

2.

Dans mon chemin rencontre — une brune à mon gré.

3,

L'ai pris' par sa main blanche, — au bois je l'ai menée.

4.

Quand ell' fut sur la lande, — ell' se mit à pleurer.

5.

— « Qu'avez-vous donc, la belle, — qu'avez-vous à pleurer ? »

6.

— « C'est mon p'tit cœur, dit-elle, — que vous m'avez volé. »

7.

— « Ne pleurez pas, la belle, — je vous le redonn'rai. »

8.

J'y plantis un rosier, — un beau rosier de mai.

9.

Le soir, je le plantis, — au matin il fleurit.

10.

« Dis-moi donc, beau rosier, — pour qui es-tu fleuri ? »

11.

— « Je fleuris pour les belles, — cell' qui n'ont point d'ami. »

12.

— « Ne fleuris pas pour moi, — car j'en ai un joli. »

17. — *La Caille.*

Les trois premiers couplets de cette chanson reproduisent presque littéralement les trois premiers de la précédente ; à partir du quatrième le thème change.

1.

Voilà ma journée faite,
Sautez là !
Je vais mi promener
Gai, gai,
Je vais mi promener.

2.

En mon chemin rencontre — une belle à mon gré,

3.

J' la prends par sa main blanche, — au bois je l'ai menée.

4.

Quand elle fut dans le bois, — ell' se mit à chanter.

5.

— « Qu'avez-vous donc, la belle, — qu'avez-vous à chanter ?

6.

— « Je chante un gros lourdaud, — qui n'est pas loin de mé. »

7.

— « Va, petite coquine, - je te rattraperai,

8.

« Soit en gardant tes vaches, — ou tes moutons d'été. »

9.

« Je n'ai ni veaux, ni vaches, — ni moutons à garder ;

10.

« Ma mère, elle est malade, — je reste à la soigner. »

11.

Il faut plumer la caille — pendant qu'ous la tenez.

18. — *Fragment de chanson.*

On nous adresse de Quintin le frrgment qui suit. La chanson d'où il provient est fort ancienne et se chante dans plusieurs provinces de France ; il est intéressant d'en constater l'existence dans la région quintinaise.

1.

— « Ah ! dites-moi, ma mèr' m'amie
Pourquoi les cloch' sonnent ainsi ? } *bis*

2.

— « Ma fill', c'est la procession
Qui fait le tour de la maison. } *bis*

3.

— « Ah ! dites, ma mèr', m'amie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ? } *bis*

4.

— « Prenez le noir, mettez le blanc,
Les deux vous sont également.

5.

— « Ah ! dites-moi, ma mèr' m'amie,
Pourquoi vos yeux pleurent ainsi ? } *bis*

. . . . . .

(A suivre).